

« Six pieds sous terre »

**Bachelor Théâtre - Promotion I - Haute Ecole
des Arts de la Scène - La Manufacture -
Mars 2018**

Samuel Perthuis

Pour commencer

Cet écrit retrace mon fil de pensée, mes doutes et questionnements en vue de la réalisation d'un seul en scène, travail de Bachelor.

Pour l'instant une chose est sûre, au théâtre j'aime regarder et qu'on me donne à voir. J'aime les scénographies imposantes, les décors, les lumières, et tout ce qui est impressionnant. Bref j'aime les images puissantes. Je me suis donc mis à réfléchir sur la notion d'image. Que nous donne-t-elle à voir ? Que voyons-nous ? Puis en cherchant des images, en vue du solo, je me rendais compte que je cherchais à introduire sur le plateau des éléments concrets de notre monde, de les transformer pour donner autre chose à voir. Finalement et puisqu'il s'agit ici d'une recherche personnelle, il est apparu qu'il pouvait être intéressant d'introduire mon réel, c'est-à-dire ce que j'ai vécu, ce dont je me souviens. Je me suis alors demandé comment nous percevions le réel, comment les images nous parvenaient-elles, comment le vrai n'était pas vrai, pourquoi j'imaginai, comment évoquer un souvenir, le transmettre...

Pour commencer, j'aimerais partir d'un trompe l'oeil, qui se trouve à Renens, Rue de l'Avenir. En effet, ce matin j'ai cru voir sur un mur un lampadaire alors qu'en fait c'était une peinture de lampadaire. Je me suis bien fait avoir. Je crois voir du réel et en fait non. Et pourtant la peinture est bien réelle. Je le sais, je la vois. Mais le faux lampadaire, je le voyais aussi. Bilan mes yeux n'en font qu'à leur tête. Je vois, certes, mais je ne vois pas tout.

Peut-être qu'une partie de ce qui manque se trouve à l'intérieur de ma tête. Aux confins de mon cerveau.

Ainsi, assis devant mon ordinateur, en tournant la tête j'aperçois l'immeuble d'en face, des arbres, des voitures, un ciel gris. J'écris donc ici ce que je perçois depuis ma fenêtre. Mais ce que nous percevons, ce ne sont jamais des nuages, des arbres, des voitures mais seulement des apparences. Elles dépendent de la perception que nous en avons d'elles. Supposons que la voiture apparaisse bleue à mon ami Kostia et Indigo pour ma part. La même voiture ne peut pas être à la fois bleue et indigo. Et il n'y a aucune raison de penser que c'est Kostia qui perçoit la vraie voiture plutôt que moi et inversement. Nous percevons donc des apparences, bleu pour Kostia, indigo pour moi. Il devient donc évident que la vraie voiture, s'il y en a une, n'est pas celle dont nous avons la perception par l'entremise de la vue, du toucher ou de l'ouïe. La vraie voiture, s'il y en a une, n'est pas directement perçue par nous, mais doit être connue par déduction à partir de ce que nous percevons directement.

Tout ça pour dire que, le réel, on le perçoit, donc on le transforme.

Je me suis donc intéressé à la question du réel dans notre monde, et à ce que le réel, sur le plateau, pouvait donner à voir.

Ma première interrogation fut donc de comprendre ce qu'est ce réel qui nous entoure, je me suis vite rendu compte que ce dernier n'était pas le même selon les individus.

Pour mieux comprendre, rien de plus simple que de regarder l'image ci dessous.



Certains la verront de couleur or et blanche, d'autres la verront bleue et noire.

Il n'y a pas de vérité, seulement des récepteurs plus ou moins sensibles, dans les yeux, à la lumière. Les différences dans la perception des couleurs s'expliquent par le fait que c'est en fait notre cerveau qui interprète la quantité de lumière que nos yeux reçoivent. Notre cerveau interprète donc ce que l'on voit. Ce qui est visible, c'est à dire l'apparence.

Voici la définition du Robert 2017 de l'apparence « ce que l'on voit, manière dont quelque chose est visible » mais aussi « aspect extérieur différent de la réalité ». L'on ne voit donc que des apparences. Mathieu Bouvier, chercheur, durant le stage dont je

parlais, nous expliquait l'histoire du bateau de Thésée pour nous expliquer cette question d'apparence droit en lien avec la notion de vrai.

Dans cette expérience de pensée, il s'agit d'imaginer un bateau, celui de Thésée, conservé depuis 200 ans, dont toutes les pièces sont progressivement changées. A la fin, ce bateau n'a plus de pièce d'origine. Est ce que le bateau que j'ai devant les yeux est toujours le bateau de Thésée ? L'essence d'une chose est-elle sa matière ou son récit ?

Nous aurions tendance à dire qu'il s'agit d'une reproduction du bateau de Thésée, et que ce que nous avons devant les yeux n'est que l'image du bateau de Thésée. Notons qu'à l'inverse, la culture asiatique considérera qu'il s'agit toujours du bateau de Thésée. Au théâtre est ce que ce que je vois doit nécessairement être vrai pour y croire ?

C'est-à-dire est ce que je peux créer l'illusion du vrai. Est-ce que je peux faire passer du faux pour du vrai.

Regardons maintenant cette célèbre video de danseuse qui tourne dans un sens.

Lien : <https://www.youtube.com/watch?v=BZevSglezAE>

L'on croit voir qu'elle tourne de gauche à droite, puis au bout d'un certain temps de visionnage elle se met à tourner de droite à gauche. Là encore il n'y a pas de bon sens, de vérité. Ce qui est intéressant ici c'est que l'on pense être sûr de son sens, il faut forcer son regard, cligner des yeux, essayer de tromper son cerveau pour voir l'autre sens. En un mot quand nous avons vu nous sommes sûrs de savoir. Et pourtant...

Comme lance la comédienne Helene Cinque dans « *Une chambre en Inde* », pièce créée en 2015 au Théâtre du Soleil par la brillantissime Ariane Mnouchkine « Et théâtralement on fait comment ? » Pourquoi chercher à représenter un réel que personne ne voit pareil ? La réponse est peut-être dans la question. Justement parce qu'on ne perçoit pas tous la même chose, et que c'est toujours intéressant de savoir ce que pense le voisin. La robe, de la page précédente, vous n'avez pas eu envie de savoir si vous étiez le ou la seule à la voir comme ça ? Mais aussi parce que finalement, et nous l'avons vu avec la danseuse, parce que nous ne voyons pas plus loin que le bout de notre nez. Et le théâtre en proposant autre chose, nous permet de voir différemment le monde qui nous entoure.

La transposition sur scène. Le fait de recréer du réel. La nécessité du faux au théâtre. La transformation du réel. Toucher les spectateurs. Les faire rêver. Imaginer. Voir...Voilà les utopies théâtrales dont j'aimerais m'approcher.

N'étant ni philosophe, ni scientifique, mais simplement étudiant en Bachelor théâtre, il n'y aura pas d'articles mais seul un chemin de pensée personnel.

Le développement du commencement

Proposer un geste artistique individuel, m'oblige à me livrer un peu. Ne serait-ce que pour adopter un point de vue, avoir quelque chose à défendre, il faut que je cherche en moi une réponse. Quelque chose à dire et à faire entendre. Je ne peux donc pas partir d'éléments généraux dont je n'aurais pas de vision. Le metteur en scène qui donne son opinion, très peu pour moi. Donc, de quoi je pourrais parler, que je connais sans rien imposer. Une nouvelle fois la réponse est en moi. Je peux chercher en moi ce qui me touche, ce qui m'est arrivé, et qui pourrait parler aux spectateurs. Je commence donc une introspection et me rapproche d'un travail que l'on pourrait qualifier d'auto-fiction.

Je cherche dans mes souvenirs, une pièce partant de la réalité concrète. Soudain, je me souviens du seul en scène de Jonathan Capdevielle, vu au Theatre du Rond Point en décembre 2017.

Son seul en scène se compose de trois parties distinctes, à priori aucun lien logique. Dans la première, il se charge de chanter des chansons célèbres, allant jusqu'à imiter la voix des chanteurs. Dans la troisième, un groupe de chanteurs arrive et entame une série d'airs de son pays natal Tarbes. Mais je voudrais m'arrêter sur la seconde. Jonathan Capdevielle commence un dialogue téléphonique avec son père. Il passe d'une voix à l'autre, il imite celle de son père et reviens à sa voix par la suite. Il est assis devant une table à maquillage de comédien.

On va vite comprendre que Jonathan se joue lui-même, grâce à la parole du père qui mentionne son nom. On assiste donc à un dialogue entre le comédien/lui-même et son père. Je comprend alors que nous allons assister à une reprise d'une vraie discussion, c'est la réalité.

Dans ce seul en scène, je vois que Jonathan Capdevielle part d'une vérité qui lui est arrivée. Ce coup de fil à son père. Dans le plus que présent du théâtre, il nous fait vivre, du moins entendre, une partie de sa vie. Il nous amène dans cette salle de spectacle un peu de réel de l'extérieur. La fiction n'a plus sa place.

Mais je ne peux m'empêcher de me dire que tout à l'heure mes yeux m'ont raconté des histoires. Expressions « raconter des histoires » pour dire que ce ne sera pas la réalité. Jonathan ne va pas me raconter des histoires mais pourtant il va m'en dire une quand même.

J'apprécie d'ailleurs tout particulièrement les histoires. Plus petit je m'en racontais pleins. On dit souvent à un comédien de redevenir un enfant pour retrouver l'innocence du jeu.

J'aime les histoires parce qu'à 8 ans, mais comme à 27, j'aime rêver. J'aime m'imaginer ailleurs, à la place du héros du livre, du personnage dans le film, à la place de Micha Lescot qui embrasse Isabelle Huppert sur la scène de l'Odéon, ou même de Neil Armstrong un certain 20 Juillet 1969. C'est aussi quand j'assiste à une mauvaise pièce de théâtre que je me plais à m'inventer un monde. Il y a beau y avoir une certaine animation sur le plateau, cela ne m'empêche nullement de projeter autre chose. C'est donc une imagination visuelle et les yeux ouverts. Souvent pour imaginer on ferme les yeux, on se concentre, au théâtre, à l'inverse, j'ouvre les yeux. Je me demande alors ce que j'aimerais voir sur ce plateau. Souvent ce sont des choses totalement utopiques, elles demanderaient un énorme budget. J'imagine en me faisant plaisir.

Un soir de mauvaise pièce donc, j'imagine que le plateau, c'est l'univers. Pour m'échapper de la pièce, je suis allé jusqu'à imaginer que je quittais la terre, le plus loin possible et que je la voyais toute petite depuis l'espace. J'étais donc devenu un astronaute qui voyait la terre et la lune. Je vois donc un astronaute sur le plateau et me demande ce qu'il peut faire. Bien évidemment, la première idée qui me vient, c'est qu'il peut marcher ou léviter. Je ne l'imagine pas attaché à des guindes et suspendu en l'air, il est debout et rebondit comme sur la lune.

Maintenant un astronaute qu'est-ce-que ça fait ? Et bien à vrai dire, je n'en ai que deux images, une dans sa fusée à faire coucou à la terre par la webcam ou bien Neil Armstrong foulant la lune. N'étant donc pas dans une fusée, je donne à mon astronaute le drapeau américain. Il s'agit maintenant de faire venir la lune, je l'imagine descendre du plafond ou roulant sur le sol en taille géante. Ce dernier part planter le drapeau dans la lune. Voilà comment s'est construite l'image. Maintenant je peux me demander ce que je pourrais en faire. C'est une image née pour m'échapper. Cette dernière arrivera donc à un moment où je dois m'échapper. (sûrement entre des dialogues dont je parlerai après). Mais vouloir reproduire cette image pose aussi des questions actuelles. Sur les Etats-Unis, dont chacun peut faire un lien avec leur politique. Sur la conquête spatiale en général. Sur le ressenti d'un astronaute. Ces questions pourront se poser aux spectateurs mais j'aimerais qu'il comprenne qu'il s'agit d'un moment d'échappatoire. D'un moment de recul sur nos vies, où l'on se rend compte que les hommes sont beaucoup plus petits vu depuis l'espace.

Cette image est donc née de mon imagination, je reviens un moment sur cette notion.

J'imagine bien que si je saute du toit de la Manufacture, je vais me faire mal, voire mourir. Donc je ne saute pas. (J'en n'ai jamais eu l'envie hein c'est pour l'exemple). Je suis vivant, je me suis imaginé mort, je reste vivant. Merci l'imagination.

Et en même temps des fois j'imagine quelque chose, et après j'en imagine une autre. Donc l'imagination n'a pas de limite. A la fin du saut, je peux être blessé à la jambe, aux bras, aux dents, avoir les poumons explosés, baigner dans mon sang. C'est donc ce qu'on appelle une ouverture des possibles. L'imagination me fait penser à « comment cela pourrait être si... ». Je peux donc essayer d'améliorer les choses en imaginant et en faisant les bons choix.

Je me dis qu'au théâtre, il est possible d'imaginer un « et si... ». Grâce à la pièce qui m'a fait imaginer un « et si » je comprends qu'il vaut mieux faire ça. Là, on est en plein dans une sorte de catharsis. Le théâtre ne m'impose rien, il me propose ce « et si... ». Ce lieu où l'on imagine.

Dans ce solo, et sans honte j'aimerais reprendre le travail de Jonathan Capdevielle, j'aimerais faire rentrer un réel vécu sur le plateau. Cependant là où je tiens à mes histoires d'illusions et d'imagination c'est que ce moment réel ou ces moments réels de discussions soient entourés d'éléments de fiction et d'imagination.

Pour l'imagination, j'aimerais reprendre ce que j'ai mentionné plus haut. « Et si j'étais Neil Amstronng en août 1969 ». Le pas de l'homme sur la lune. Là, pour imaginer, je suis dans le gradin vide, devant le plateau de cette boîte noire. J'ai juste en tête l'image d'un homme dans l'espace qui lévite, tirée sûrement d'un reportage télé. Je l'imagine arrivant du fond de scène ouvrant les deux portes, se dégageant une masse de fumée sur la musique de « l'Odyssée de l'espace ».

C'est parti, combinaison rappelant l'astronaute, bouteille d'oxygène, casque, je lévite. Du moins je crée l'illusion que je suis sur la lune. Et par un système de neurones, les neurones miroirs, ceux qui me regarde peuvent ressentir dans leurs corps les mouvements que je fais. Je m'explique, l'autre jour un ami s'est pris le lampadaire sur le mur dans la tête, et bien j'ai ressenti la douleur en moi. Comme dirait l'autre, j'avais mal pour lui. Ainsi donc mon cerveau est capable de produire des ressentis du fait que l'autre est en face. En réalité quand je vois un danseur effectuer un mouvement, mon cerveau fait aussi le même mouvement et se prépare à donner l'information aux muscles pour refaire la même chose. Par ces neurones en regardant quelqu'un agir, on se sent agir soi-même. Ils nous permettent de rentrer dans la peau de l'autre, d'essayer d'agir à sa place, de tenter de deviner ses intentions, de se mettre à la place de l'autre, sans doute une bonne manière de mieux le comprendre.

Je cherche avec cette image d'astronaute à proposer aux gens de marcher sur la lune avec moi en pensée. Et si les suisses, on allait tous sur la lune ? Loin d'imaginer une position politique directe, je cherche à ouvrir des questions. Qu'est-ce-que cela aurait pu changer si c'était le drapeau suisse ou qu'est-ce-que cela ferait si une autre puissance venait mettre un homme sur la lune. Est-ce qu'il y a de quoi ressentir une fierté patriotique ? Cela sera aussi un moment d'échappatoire de la vie.

J'aime qu'il y ait un petit décalage sur scène. Je ne tiens pas à donner l'enregistrement des discussions Capdeviellienne. Je ne tiens pas à montrer le réel crûment. Qu'il passe par mon prisme. Comme un prisme qui dévierait les rayons du soleil. Ils partiraient dans plusieurs directions. Tout comme le public, qui sont autant d'individualités, pourrait capter différents rayons. L'un comprendra ça et peut-être qu'un autre aura vu autre chose. Il y toujours quelque chose de caché. Comme dit Laurent Terfiéff « Le théâtre n'est pas ceci ou cela mais ceci et cela ».

Mais le décalage peut aussi venir d'une chanson. Le texte d'une chanson que l'on connaît.

*« Dis, quand reviendras-tu?
Dis, au moins le sais-tu?
Que tout le temps qui passe ne se rattrape guère
Que tout le temps perdu
Ne se rattrape plus »*

Avouez qu'avant la fin, l'air vous est revenu. Et si maintenant c'est un comédien qui parle la chanson, vous n'aurez jamais entendu cette chanson sous cet angle. Je me souviens d'un seul en scène de Jean-Louis Trintignant, qui récitait de la poésie. Le spectacle était « *Trois poètes libertaires / Prévert, Vian, Desnos,* » créé en 2011 au Theatre de l'Europe-Théâtre de l'Odéon. Il reprenait des chansons et cela me déplaçait. Tiens je n'avais jamais entendu ça dans les paroles, tient cela ne prend pas le même sens, tiens je trouve la chanson beaucoup plus sombre maintenant. Alors moi aussi j'aimerais faire entendre différemment une chanson, partir d'un texte réel, qui permettrait de faire raisonnement avec les discussions Capdevielliennes. La encore, nous retrouvons l'idée du prisme qui reçoit la chanson et la retransmet, par le biais de l'interprétation du comédien, qui y mettra toute son âme.

Je me rappelle d'une formidable leçon de vie et de métier que nous a transmis Joël Pommerat, en voici sa vision de l'artiste :

« L'acteur c'est un artiste, c'est à dire qu'il ne sait pas faire les choses sur commande. Un acteur est contraint par les questions économiques de fonctionner comme ça. Les écoles apprennent ou apprenaient à faire les choses sur commande. C'est du bla-bla, mon cul, un acteur il ne sait pas tout faire, il en fait quelques unes qu'il apprend avec le temps. C'est respectable de faire semblant, il n'y a pas de sot métier. Mais il est unique lorsqu'il croise son apprentissage du corps, de ses émotions, avec quelque chose qui le touche et qu'il a envie de dire. On ne voit plus un acteur, on voit quelqu'un, une évidence. Quelque chose qui est réel dans notre coeur, notre âme. C'est ce que j'aimerais qu'on touche ensemble. »

Soit dit en passant, Joël nous dit quelque chose de très intéressant « qui est réel dans notre coeur ». C'est parce que le comédien sera vrai en lui qu'il transmettra du vrai. Pour le travail de Joël, c'est parce que le comédien sera allé chercher du vrai dans son imaginaire qu'il touchera les gens. A vrai dire, comment raconter l'enfer d'un enfant qui a grandi dans une pièce de vingt mètres carré avec son père ? C'est parce que le comédien aura passé dans son imaginaire deux heures dans cette pièce, qu'ensuite il pourra raconter ce que c'était que de vivre dans vingt mètres carré. Attention je parle de raconter une histoire et non de jouer l'enfer de l'enfant. C'est pas l'actor studio. Sans le vouloir, on revient quand même encore à cette notion d'imaginaire. Après tout « on est libre que quand on imagine », non ce n'est pas Hume, cette version est de moi. Et là je me dis que si je suis libre c'est que l'imaginaire est infini. Loïc Touzé se pose cette question, bien évidemment écrire une réponse ici serait bien impossible. Mais quand même, il m'arrive d'être en manque d'inspiration ou bien d'avoir imaginé tous les possibles possibles. Est-ce-que je peux encore imaginer au-delà de mon imagination ? Parce qu'avouez qu'imaginer quelque chose qu'on ne connaît pas ce n'est pas facile. Donc est ce qu'elle se limiterait à ce que je connais. Puis-je imaginer l'inconnu ? Si je ne connais pas mais que j'imagine, peut être que dans une de mes images imaginaires se cache la vérité et que je ne le sais pas. Donc je me dis que le théâtre peut bien parler de ce qu'il ne connaît pas, proposer des pistes imaginaires, avec peut être dans l'une d'elle la vérité.

Je reste sur l'imaginaire, et m'en vais expliquer comment je rêve ce solo. Et bien, le rêve justement au propre comme au figuré, me permet d'imaginer. Ainsi, pourvu d'un petit calepin à côté du lit, en cas d'éclair de génie je me précipite au matin noter mon rêve. Mais comme on se souvient que de son dernier dernier rêve, il est bon d'être prêt à écrire en milieu de nuit en cas de réveil. Sinon il reste dans l'inconscient. Seulement je dois bien avouer que les idées je les ai souvent en pleine conscience et non en dormant. Mes rêves permettent d'aborder ce que justement ma conscience ne peut imaginer pour un projet réalisable. Je pense au fait de voler. En imaginant mon solo, je suis plutôt en position de spectateur dans le gradin et de cette place (en vrai

dans le gradin ou comme si j'étais dans gradin), je projette des images mentales. Mais dans le rêve, je suis plutôt omniprésent dans l'espace. C'est-à-dire que je m'imagine au dessus du plateau, du fond, de trois quarts à 3 mètres du sol. Mes rêves m'ajoutent comme une dimension à ce que je projette. Comme si en pleine conscience je me limitais au concret, au réalisable, à ce que les gens voient mais non à voler sur l'ensemble du plateau. Dans l'un je me contente de ce que voient les gens, de l'autre en réalité je rajoute une couche à la première.

Allongé, les yeux fermés, je projette sur le plateau ce que j'aimerais y voir. Je me fais rire moi-même, me déçois en bien...J'imagine donc des images.

Je pense à celle, que j'imagine pour la fin. Pour la dernière convocation du réel par le dialogue, où il est question d'un avenir incertain pour l'un des parents, je m'imagine au centre du plateau de face, le dialogue est fini, je presse sur la lance du pulvérisateur. Je reviendrai par la suite sur ce pulvérisateur. En sort la bruine qui me tombera dessus. Le tout sur la version instrumentale de « Nantes » de Barbara. Et pour finir, une bruine tombera aussi les spectateurs au dessus d'eux. Alors je décortique.

Il y a cette annonce d'un problème pour le père, de là se rajoutent des éléments. L'évocation des paroles de la chanson « Nantes ». Puisque seul le piano fera se rappeler aux spectateurs les paroles de cette chanson que tout le monde connaît. Mais alors, il s'agit de faire voir au gens ce qui n'est pas. Ils se rappelleront les paroles dans la tête, tout en voyant du visuel sur le plateau. Là, je me demande quel est l'intérêt de ne pas mettre la voix de Barbara tout simplement ? J'écris sur l'imaginaire, si ils entendent la voix, déjà l'imaginaire s'arrête. Peut être que certains connaîtront la chanson entière, d'autre essaieront de se rappeler des paroles, quoi qu'il arrive en général c'est difficile de ne pas essayer de mettre les paroles dessus, le spectateur sera obligatoirement plus actif comme ça.

Et en se disant dans la tête « Il pleut (sur Nantes) », le spectateur verra l'écho avec la bruine qui me tombe dessus. « Il pleut » et il pleut, et en plus c'est vraiment de l'eau. C'est réel c'est de l'eau et pourtant ce n'est pas de la pluie et pourtant on se dit il pleut. Puis se crée une image plus sensorielle, avec la pluie de Nantes sur le public. L'image vient toucher le spectateur. Le spectateur sent la bruine lui tomber dessus, il sent ce qui compose une partie de l'image. Il se retrouvera comme à la place du comédien sous la même bruine. Il sentira la même chose que lui. Insistant sur le fait que l'audience ne reste pas passive, mais soit bien forcée de penser. Les paroles à se fredonner, l'eau qui les touche, regarder le miroir du plateau, voilà ce que j'aimerais pour garder l'attention des gens.

Plus haut je vous parlais des rêves. J'aimerais en quelques mots revenir sur l'un d'eux, extrêmement récent.

Je disais au revoir pour la dernière fois à ma grande tante, avec mes parents. Elle était comme je l'ai toujours connue. Drôle et vive. Sauf que dans ce rêve, je remettais mon manteau avant de lui dire au revoir. Elle me faisait remarquer qu'on allait se prendre dans les bras sans manteau. J'en avais honte.

En rassemblant ces histoires, il n'est pas étonnant qu'un tel rêve se produise. Soit je ne suis pas prêt à lui dire adieu. Soit je ne m'imagine pas ne plus la voir. Soit j'ai peur.

Vinciane Despret, dans une conférence donnée au musée du Quai Branly à Paris, analyse les rêves de morts. Elle explique que les personnes rêvant de personnes mortes « prolongent activement la vitalité de ceux dont on dit qu'ils ne sont plus et de lutter tout activement aussi à ce jugement de non existence. Ces personnes s'opposent à la conception dominante, la conception désenchantée de la mort. Et de fait, s'opposent à la théorie officielle, ce qu'on appelle la théorie du deuil, d'ailleurs devenu une véritable prescription. « On doit faire le travail de deuil. » (...) Le deuil ne pourrait être qu'un processus de domestication des psychés. Ces personnes luttent contre l'éradication des morts dont elles pensent qu'elle nous appauvrit ». La mort ne serait pas un tout ou rien.

« Les morts ne sont morts que si on les enterre, sinon ils travaillent pour nous, ils terminent autrement ce pourquoi ils étaient fait, nous devons les aider à nous accompagner dans un va-et-vient dynamique, chaud, éblouissant. » Correspondance anonyme à Anny Duperey suite à la sortie de son livre *Le Rêve de ma mère*.

Les morts ne sont morts que si on cesse de s'entretenir avec eux, c'est-à-dire de les entretenir. Que voudraient-ils que je prolonge à présent, qu'attendent-ils de moi, dois-je achever ce qu'ils ont commencé ?

Ce rêve, en m'interrogeant au plus profond de moi même, me fait prendre conscience qu'il est bon et sain finalement de penser à la mort, ce n'est pas triste, je suis un prolongement dans mon solo. J'essaierai alors de parler de la mort mais pas uniquement de manière triste. Plus loin, j'expliquerai comment, en juxtaposant des images.

Concernant les incursions de réel que j'aimerais proposer sur le plateau, j'ai donc cherché dans ma mémoire des souvenirs. J'ai du faire un tri. En effet, tout les souvenirs ne semblaient pas tous intéressants à faire entendre. Je cherchais à partir de ma vie des éléments susceptible de parler aux autres. Mes éléments autobiographiques devaient faire écho en eux. Je ne pouvais partir de n'importe quoi. Je me reproche de ce qu'on appelle l'autofiction. Et pourtant je n'ai pas envie de faire de l'autofiction. Je me dis « je suis qui pour parler de ma vie et prétendre que ça intéresse les gens ? ». Certains diront « Mais tu es un artiste ta parole compte ! ».

D'autre dont je fais partie se diront « Mais tu es qui pour utiliser ta vie pour monter sur scène ».

Là je me dis que j'écris un paradoxe, je ne veux pas d'auto-fiction mais je mets des éléments de ma vraie vie. Je repense à Adieu/Adichatz, le coup de fil n'était pas en soi passionnant, le père prenait des nouvelles de la santé de son fils, alors qu'il revenait de vacances et qu'il avait refleurie une tombe d'un membre de la famille. Puis le comédien-performer relatait une soirée dans une boîte de nuit à Tarbes avec 4 de ses amies. (le comédien jouait alors 5 personnages dont lui-même). Apriori ces 2 histoires ne sont pas plus folles que mes vacances à Biarritz. Mais Jonathan Capdevielle les met quand même sur plateau. Elles ne semblent pas relater des tournants dans sa vie. Et pourtant la première évoque de manière brève une tombe, la seconde Nathalie gravement malade. Je comprends que le thème de la mort est clairement présent sur le plateau. Donc dans la vie du comédien-performer. Et là, je me dit que pour moi aussi c'est un thème dont j'aime parler, qui m'intéresse et qui me pose question. A vrai dire c'est un thème assez universel, nous sommes tous confronté, à défaut notre mort, à celle de certains proches.

Il, Nous, Je ... ça commence à faire du monde autour de ce thème. Dans ce seul en scène, à partir d'éléments réels de sa vie, Jonathan Capdevielle parvient à me parler. C'est amusant, par le prisme de la vie de l'autre, je pense à ma vie. L'autofiction serait donc un bon moyen pour parler au plus profond des gens. Et les toucher réellement au fond de l'âme, comme le dit Joel, parce que je suis aussi touché au fond de mon âme, du moins parce que c'est ce que j'ai envie de dire.

Je puise donc dans mes souvenirs. Je repense à des discussions ou situations vécues. Ces inserts pourraient être disséminés au fil de la représentation. Les faisant revivre par ma voix. En prenant parfois la voix de la personne en face, ou en gardant ma voix aussi. Passant d'une reconvoction d'une situation passée à une évocation d'une situation passée.

Voici les brefs dialogues qui ont marqué ma vie. Cela me servira de matière concrète pour la réalisation du solo.

Je reviens de vacances, nous sommes en septembre 2014, l'avion atterrit, je peux allumer mon téléphone et capter le réseau français. Message sms de ma mère :

« TON COUSIN STÉPHANE S'EST SUICIDÉ, IL SE SERAIT DÉFENESTRÉ À LORIENT, LA VIE ÉTAIT DEVENU BEAUCOUP TROP INSUPPORTABLE POUR LUI, SA MALADIE RENDAIT LE RÉEL TROP DIFFICILE POUR LUI. ON ESPÈRE QUE TES VACANCES SE SONT BIEN PASSÉES. BISES MOMO »

Le 24 décembre 2015, rentré en France la veille, une première discussion avec ma mère à Orléans :

- Pense à passer du temps avec ta grande-tante, sa santé est fragile.
- Oui, maman j'y vais cette après-midi.
- Elle a quelque chose ?
- Elle te le dira cet après-midi, elle veut t'en parler elle-même.

Je comprends vite que ma grande tante est malade. Mes impressions de sa fatigue au téléphone étaient donc vraies.

J'arrive, l'après midi même chez elle, je sonne et prends d'ascenseur pour monter les 9 étages, à chaque fois elle se tenait derrière la porte à m'ouvrir (ce qui m'énervait un peu), ce jour elle m'attend déjà assise au salon :

- Oh mon Samuel, attend je me lève, comment vas-tu ?
- Mais écoute très bien !
- Tu vas me raconter tout ça, mais je dois t'expliquer
- Bon tu sais que j'ai eu un cancer du sein, on m'a enlevé un sein, que je suis un traitement, ça fait 10 ans et jusque-là les marqueurs étaient bon. Voilà, fin Novembre on m'a diagnostiqué un cancer généralisé, tu sais hein le cancer généralisé on ne peut plus rien faire.
-
- Alors le diacre, tu sais le fiacre comme tu l'appelles il va venir me donner l'onction des malades, et quand je pourrai plus rester ici toute seule, le docteur Michaud m'a réservé une place en soin intensif à la clinique de l'Archette. Mais je les ai prévenus je ne veux prendre aucun traitement, pas de médicament, je veux partir de ma propre mort, toute l'équipe sera là pour que je finisse mes jours sans trop souffrir.
Demain c'est Noël, ça sera mon dernier, mais on va le fêter dignement !

Quel courage...

Ce fut un joyeux Noël...et mon dernier aussi en famille. La famille diminuant, les autres les autres ne prirent plus la peine de venir à Orléans sans les aînés. Je préférerais dès lors les passer chez la famille de ma meilleure amie à Troyes, je verrai mes parents avant et après Noël.

Je ne suis pas à Orléans pour les vacances mais à Paris, je remonte le 26. Et redescend le 3 Janvier. Je lui dis un dernier au revoir le 2 janvier, je dois retourner à Lausanne le 3, fin des vacances. Nous sommes le 4 janvier, 19h, c'est un dimanche. Devant mon ordinateur sur mon lit. Mon téléphone sonne. C'est mon père et je connais la discussion d'avance.

- Oui allô papa

- Oui, c'est moi, bon je t'appelle à propos de Jeannette . . . ça y est elle est partie. On était là avec ta mère, elle n'a pas souffert en partant. Quand elle a appelé l'infirmière, tu sais en soin palliatif ils sont là pour accompagner le malade, alors elle a proposé à Jeannette une goutte de champagne, elle a accepté, donc elle est partie après avoir bu une cuillère de champagne... *Temps (mort)*
Bon on se rappelle demain on en saura plus pour l'enterrement.

Mon père est habitué à ce genre d'annonce.

Je suis à Lausanne, c'est en 2016, je ne sais ni le mois ni le jour, ni où j'étais.

- Oui allô papa
- Oui, je t'appelle parce que ta tante véronique est décédée hier des suites d'un cancer. Elle n'en n'a parlé à personne, elle ne s'est pas soignée pour s'occuper de ton cousin Pierre. Elle s'est sacrifiée toute sa vie pour lui, Laurence devra s'occuper de pierre toute seule. Il ne faut pas passer à côté de sa vie, comme elle.

Je ne sais plus le mois non plus, nous sommes en 2017 je suis à Lausanne :

- Oui allô papa
- Oui, c'est moi, bon je t'appelle voilà c'est ton cousin Pierre, il est décédé hier à l'hôpital de Poitiers, il avait été admis la semaine dernière pour une insuffisance respiratoire, et avec sa myopathie son coeur n'a pas tenu.
- On savait bien que ça arriverait un jour, c'était 25 ans son espérance de vie non ?
- C'est 30 ans, c'est arrivé brutalement quand même.

Nous sommes en 2013, je prépare une licence 2 de droit à l'université d'Orléans. C'est un mercredi il est 16h. Je suis chez mes parents. Ma mère en bas de l'escalier, moi en haut.

- Je vais voir ta grand-mère à l'hôpital.
- Attends je peux venir ?
- Oui si tu veux, mais tu vas voir elle est affaiblie

Nous arrivons à 16h30 en voiture au pôle de santé d'Orléans Nord. Il fait nuit, je me rappelle que c'est en hiver. La chambre est au 1er étage, je suis ma mère. La chambre est dans l'obscurité.

Respirations

- C'est moi, je suis venu avec ton petit-fils Samuel

- *Respirations*

- Approche-toi, elle va ouvrir les yeux

- Non c'est bon

Un long temps à se taire. Ma mère répond au téléphone.

- Oui allo Patrick je suis avec Maman là, je pose le téléphone sur ton oreille, tu peux lui parler.

C'est Patrick.

En vain, ses forces ne lui permettent plus de parler.

Respirations. Entre le médecin. Il n'est pas hyper agréable de premier abord. Et ne le sera jamais.

- Bonjour madame, jeune homme, vous êtes une des filles ? Bien son état s'est extrêmement dégradé depuis hier, je devais l'opérer mais là c'est impossible ses forces sont trop faibles.

- Peut-être demain, elle va reprendre des forces ?

- Ecoutez pour être tout à fait honnête, là votre mère est en train de mourir, je vous laisse avec elle.

Mon sang se glace

- Elle respire de plus en plus mal

Respirations faibles. Puis s'arrêtent. Je pense qu'elle a arrêté de respirer mais ne peux imaginer que ce soit arrivé la maintenant devant nous. J'essaie de sortir cette idée de ma tête. Ma mère s'approche de ma grand-mère.

- Elle est toute froide

- ...

Je quitte la chambre, ma mère quelques secondes après. J'ai compris ce qu'il s'est passé, mes jambes tremblent, le personnel de santé passe à côté de moi, j'en suis à peine conscient. N'ayant même pas le réflexe de les prévenir. Ma mère le fera en sortant de la chambre. Il est 17h. Elle prévient sa soeur.

- J'appelle ma soeur, allô c'est moi ça y est c'est fini

- Non ! Mais Non ! Je viens de me garer à la clinique, c'est pas possible ! A 5 mn près ! J'aurais dû partir plus tôt du travail.

Je me souviens encore de ses cris qui sortaient du téléphone.

La mort c'est, ou devrait être, lié à la vieillesse. Ici, c'est un extrait de discussion avec la voisine de mes parents en Gironde. C'est une dame de 90 ans, en pleine forme physique. De 10 à 18 ans j'ai passé presque toutes mes vacances dans ce village entre estuaire et océan. C'est

une dame que j'adore, elle a un accent du sud-ouest très prononcé accompagné d'expressions locales, j'étais très ami avec sa petite-fille. Nous passions nos étés ensemble, Angélique chez sa grand-mère, moi avec mes parents. A l'été 2017, j'y passe 5 jours.

- Bonjour Arlette
- Oh qu'il a grandi le drôle ! Comment il va ? Toujours en suisse là-bas ? Pas trop froid ?
- Il va bien, et oui toujours en suisse et toi ça va ?
- Oh oui ça va ! Oh la routine tu sais ! Je reviens de chez Rithou, on a vu la question pour un champion ! Dis le mec ça fait quatre fois qu'il revient, il va avoir la cagnotte je pense le con.
- Ah bah c'est bien si il gagne.
- Oh oui mais il est fort hein le type ça fait quatre fois qu'il vient.
- Ah oui c'est bien
- Et bé voila. Bon sinon et toi ça va ? C'est quoi toi tes études déjà ?
- Tu sais c'est du théâtre moi.
- Ah oui, et dis, tu es toujours en suisse la-bas toi ?
- Et oui oui toujours hein
- T'en as encore pour combien de temps ?
- Et ba encore 1 an
- Eh bé c'est bien ça alors. On te verra peut être à la tv un jour avec la Joséphine ange gardien ! Hein
- Oui oui oh on verra ça ! Tu sais moi la tv ..
- Oh il aime pas la tv
- C'est que j'ai pas la tv, et puis moi c'est du théâtre.
- Ah il a pas la tv, ba la tu vois avec Rithou on a regardé, oh comment ça s'appelle, c'est pas sur antenne 2, c'est sur la 3, ah comment il s'appelle lui aussi ..
- Julien Lepers ?
- Voilà c'est ça, bon pourquoi je te disais ça ?
- Parce que tu reviens de chez Rithou et que le candidat est à deux doigts de gagner.
- Et ba voila c'est ça, oh eh pétard je perd la boule. Il faut pas que je dise ça, déjà que Philippe et Eliane veulent me placer en pension pour vieux. Non pétard je te jure. Enfin sinon comment ça va toi, toujours en suisse la-bas ?

Ma grande tante était une femme extraordinaire, elle s'est occupé de sa mère, donc mon arrière-grand-mère, jusqu'à la fin de ses jours à 107 ans. Enfant, je leur rendais visite chaque

semaine. Pour ce souvenir j'avais environ 10 ans. Il n'est pas un dialogue, mon arrière-grand-mère à 107 ans ne parlait presque plus. Cependant, lorsqu'on lui chantait un air qu'elle connaissait, en général c'était des airs appris pendant son enfance, elle se mettait à chanter faiblement et à battre la mesure de sa main sur la mienne.

Rares sont les chansons que nous avons apprises en commun, elle au 19ème siècle et moi au 21ème. Mais certaines sont manifestement intemporelles. Au clair de la lune, la Marseillaise, Madame la marquise, Auprès de ma blonde. C'est précisément sur Auprès de ma blonde, légèrement moins patriotique et comptine que j'imagine pour une évocation de ce souvenir sur scène. Mêlant ma voix et la sienne chantant ensemble cet air militaire.

Je me souviens du récit que ma grand-mère fit à ma mère pour lui expliquer comment son père (mon grand père) était mort. Nous sommes chez elle, en racontant elle montre l'endroit exact.

- Il était là devant la tv, il regardait la météo, il a augmenté le son et il est tombé là devant moi. En tombant il s'est coincé la tête sous la commode. Je savais bien qu'il était déjà mort mais j'ai essayé comme j'ai pu de l'extraire de là mais c'était pas facile. J'ai tout de suite couru chez les voisins, c'est eux qui ont appelé. Ils aimaient tant Jean-Claude ça leur a fait un choc.

En faisant lire ces souvenirs, à Claire de Ribaupierre, elle me fit prendre conscience de la notion de distance géographique qui existe dans ces histoires. A ce stade du travail, je m'imagine que ce peut être une bonne matière à utiliser sur le plateau mais comme cette matière est gravé en moi, j'ai du mal à prendre une distance. C'est donc un oeil extérieur qui vient m'éclairer, en arrivant à créer du lien entre toutes ses situations. Elle me fait donc remarquer la distance géographique, entre ces morts et moi. Mais aussi les trajets parcourus. Ou non parcourus. Et la violence qui en ressort quand elles sont condensées sur le papier ou en 25 minutes sur scène. Ainsi que le quotidien des discussions qui arrivent finalement le plus banalement possible.

Toujours dans l'optique de ne pas purement faire un travail autofictionnel, j'aimerais un texte de fiction qui puisse passer pour vrai.

Le texte dont je souhaite parler maintenant, est celui ci dessous, écrit par François Morel. Extrait de « *La fin du monde est pour dimanche* ». Ce dernier est un dialogue-monologue, entre un grand-père et son petit-fils. Il est pour moi plein de poésie, et

montre comment poétiser notre monde. La poésie, la richesse, l'élévation de l'âme est autour de nous, à chacun d'en prendre conscience. Ce texte de fiction pourrait ainsi se joindre aux dialogues réels. Il pourrait être la parole de mon grand-père. Créant ainsi un doute sur sa véracité. Il sera un moment de fiction dont il n'y aura aucune preuve au milieu d'éléments réels.

« Tu vois gamin, tout ce que tu vois devant toi, gamin, c'est à moi.

D'aussi loin que tu peux voir à ma main gauche jusqu'à aussi loin que tu peux voir à ma main droite, c'est à moi.

Je t'ai réveillé un peu de bonne heure ce matin. Quelle heure il est ? Il est 5h ? Il est pas 5h. A peine 5h mais je voulais que tu vois ça.

Les maisons ? Tu me demandes si les maisons c'est à moi ... Non... Sauf les maisons...Les maisons ça appartient à ceux qui vivent dedans. En tout cas ça devrait.

Mais tout le reste, d'aussi loin que tu peux voir à ma main gauche jusqu'à aussi loin que tu peux voir à ma main droite, c'est à moi. Profite !

Les chemins ? Non... Les chemins ça ne m'appartient pas. Ça appartient à personne les chemins. Et puis ça se possède pas ça s'emprunte. Mais après il faut les rendre, pour que les autres puissent aussi les emprunter.

C'est normal on est pas tout seul...Mais tout le reste, d'aussi loin que tu peux voir à ma main gauche jusqu'à aussi loin que tu peux voir à ma main droite, c'est à moi.

Les champs ? Les champs non plus ! Forcément que les champs c'est pas à moi. Les champs ça appartient à ceux qui les cultivent. En tous cas ça devrait...Mais tout le reste, tu vois, d'aussi loin que tu peux voir à ma main gauche jusqu'à aussi loin que tu peux voir à ma main droite, c'est à moi.

Les arbres ? Les rivières, les ponts, les buissons, les poteaux téléphoniques... Non c'est pas à moi non plus. Mais tout le reste, là, c'est à moi.

Ce brouillard qui monte de la terre tout les matins c'est à moi. Ce brouillard qui enveloppe tout, les maisons, les chemins, les rivières, les ponts, les champs, c'est à moi.

C'est pour ça que je t'ai réveillé un peu de bonne heure, parce que c'est le moment où je suis le plus riche.

D'ici une heure ou deux, ça sera la banqueroute. Et dans trois heures la faillite totale.

Mais à chaque fois je me console en me disant que le lendemain, je retrouverai ma fortune intacte.

Ba gamin ! Gamin ! Ou que c'est que t'es ? »

J'ai l'impression que les souvenirs qui me reviennent, sont les plus marquant. Après tout, si Jonathan Capdevielle se rappelle de ses souvenirs qu'il nous transmet c'est bien qu'ils ont du être marquant, mais qu'ils sont suffisamment universels pour que chacun puisse se les approprier.

C'est marrant ce travail de Bachelor, j'ai l'impression de remettre en question mes convictions théâtrales. A priori l'auto-fiction je ne comprenais pas et ça me faisais chier. Et je me sens proche du travail artistique d'Ariane Mnouchkine. Loin de l'auto-fiction. J'ai la chance d'avoir pu voir depuis 27 ans l'ensemble de ses créations sans exception. J'aime son esthétique très théâtrale, qui assume clairement que nous allons voir du théâtre. Et ce côté où le réel n'est jamais montré mais toujours déformé, poétisé, théâtralisé. En effet j'aimerais m'arrêter un instant sur le théâtre du soleil, et sur le côté assumé du théâtre. Puisque je me rapproche de l'autofiction et puisque j'aime le théâtre d'Ariane Mnouchkine, il me paraît intéressant, dans ce travail de Bachelor de chercher à mêler les deux. Assumer le faux, le théâtral et en même temps rester fidèle à mon vécu.

Au soleil, je comprends que tout à déjà commencé dès qu'on arrive, c'est Ariane Mnouchkine elle-même qui vient frapper les trois coups et ouvre la porte aux spectateurs. Elle est humble et se présente ainsi comme une ouvrière quelconque du soleil. Ces trois coups font sourire mais c'est bien plus que cela. Si la metteur en scène (je crois qu'elle est contre l'écriture inclusive et féminisation des noms) depuis plus de 50 ans vient à chaque soir de représentation frapper ses coups, c'est que cela est un événement particulièrement important pour elle, c'est en effet l'accueil du public qui entre dans le théâtre. Elle nous fait comprendre que la pièce a déjà commencé, comme pourrait dire Oscar Gomez Mata. Et effectivement c'est déjà commencé, le hall est toujours repeint, redécoré selon le thème du spectacle. D'inspiration asiatique pour Tambour sur la Digue, au portrait géant de Shakespeare pour Macbeth, à un univers indien lumineux pour Une chambre en Inde (sa dernière création). On est plongé dans l'univers de la pièce, on s'y croirait.

Alors il faudrait que le solo est déjà commencé à l'entrée du public. Que dès le début, le public comprenne qu'il s'agit de moi, Samuel. Peut être qu'en installant mon décors à vue, les spectateurs le comprendront, puisqu'il n'y aura pas de début marqué.

Et c'est toujours Ariane Mnouchkine qui vient faire l'annonce du début de spectacle. Et elle nous demande habilement de laisser le réel dehors. Son annonce est la suivante : « *Je vous demande d'éteindre vos appareils nuisants. Et merci de ne pas prendre de photo, vous aurez des vrai gens en face de vous, ne mettez rien entre le théâtre et vous, je vous en supplie, je vous en supplie, éteignez vos téléphones portables* ». Par cette annonce, en ne mettant rien entre le théâtre et soi, l'on comprend que le lieu du théâtre est lieu

hors réalité. On laisse tout nos éléments réels loin de nous pour mieux plonger dans le théâtre. Puis sur scène, il n'y aura jamais une situation banale. Toutes seront transposées au théâtre. Le jeu des comédiens ne sera pas naturaliste, les décors non plus, le musicien sera présent sur scène. Ariane Mnouchkine semble donc vouloir créer en mettant à distance le réel. Elle cherche à le modifier, le rendre poétique, extravagant. Pour mettre de la neige sur une scène, l'on verra le comédien agiter une guinde laissant tomber de la neige placée sur des tamis au dessus de la scène. Dans une Chambre en Inde, pour parler des attentats de l'Etat Islamique, elle caricature les djihadistes, cachés derrière des caisses en bois, préparant un attentat. Bien évident cette préparation sera tournée en ridicule par des terroristes amateurs. Et cette situation grotesque me rappelle le réel de dehors et la société dans laquelle je vis. Ariane Mnouchkine nous parle donc de notre monde, par le biais d'une fiction.

Alors que vaut-il mieux ? Parler du réel en le tordant et le fictionnalisant ou lui laisser une place tel qu'il est ? Je ne pense pas qu'en réalité ce soit la bonne question à me poser pour la réalisation du solo, elle est trop exclusive, mais peut être qu'il est préférable d'utiliser l'une pour un certain moment et l'autre plus tard. A certains moment la fiction seraient préférable au réel et inversement. Peut être aussi au message que l'on souhaite faire passer. Si Jonathan souhaite nous toucher, il n'a aucun intérêt à transformer ce qu'il a vécu. Au contraire Ariane Mnouchkine ne souhaite pas nous émouvoir, mais à nous faire prendre conscience d'un réel. Cette situation hilarante des terroristes les faisait vraiment passer pour des imbéciles.

Ainsi, pour l'image de l'homme sur la lune je pense qu'il ne sert à rien de recréer un sol lunaire, de vider l'oxygène de l'air, et porter une vraie combinaison. J'aimerais s décaler cette situation. A quoi cela servirait que tout soit vrai ici, on le sait que tout est faux. Alors autant assumer ce faux. « Ce vrai à la condition de ce faux » comme aime à dire Muriel Mayette. Je vais donc montrer que c'est faux, la combinaison ça sera une combinaison protectrice blanche de peintre trouvée à Obi rayon protection. La casque, ce sera mon casque de scooter blanc. Les bouteilles d'oxygène un pulvérisateur, rayon jardin. Tout fera penser à l'astronaute. Tout sera décalé. Tout fera penser à, c'est à dire que dans mon costume je ferai penser à...il enverra des signes au public qui lui rappelleront l'astronaute. J'en reviens au cerveau, parce que quand je vois un casque blanc de scooter, je pense au scooter, je ne me dis pas que cela me fait penser à un homme dans l'espace. Pareil pour la combinaison, je pense au peintre. Mais pourtant mis tous ensemble j'ai l'impression de voir un astronaute. C'est bien que mon cerveau les a relié ensemble pour me dire que je vois autre chose. Cela veut dire qu'avec des éléments réels que tout le monde connaît je peux faire croire à un astronaute. Et cela en assumant pleinement le théâtre. Jusqu'à la lumière

emboutissante derrière de la fumée marquant l'arrivée de l'astronaute, on verra les artifices servant l'illusion.

Ces assemblages de signes me font un écho direct avec le travail mené avec Philippe Saire en Février 2018 à la Manufacture dans un module puissamment intitulé « Excentricité théâtrale ». Au sein de notre groupe de travail, nous nous sommes appliqués à créer une matière de mouvement sur laquelle viendrait s'ajouter le texte Quartett d'Heiner Muller. Nous avons appelé une de ces matières « Les fragmentations ». Il s'agissait de fragmenter les corps pour n'en former qu'un.

Ainsi l'un pouvait placer son tibia, l'autre la cuisse, le troisième son buste et le dernier sa tête. Cela donnait un unique corps. Par exemple les deux images ci dessous.





Alors que le public voit l'installation se dérouler devant lui, chaque comédien venant se placer l'un après l'autre, sans artifice. Puis et c'est assez étonnant, alors qu'on ne comprend pas vraiment ce que cela va donner, en un fragment de seconde l'illusion se crée, on ne distingue plus trois ou quatre corps bien un seul. On retrouve alors ici, le signe d'un membre du corps, puis de plusieurs et pourtant notre cerveau ne va en percevoir qu'un à la fin. Tout comme notre cerveau peut se dire « tiens c'est un astronaute ». Notre cerveau assemble donc chaque élément significatif de notre perception, les assemble et crée de nouveaux éléments pourvus de sens. C'est une illusion de notre cerveau. Tout comme la danseuse du début, une fois qu'on l'a vue dans un sens il est très difficile de la voir tourner dans l'autre sens. Avec un système de fragmentations, on ne sait presque plus quelle jambe est à qui. On imagine Laura debout et pourtant elle n'a qu'une jambe entière qui touche le sol.

De manière plus large, ces fragments de corps, en ne formant qu'un corps, m'amènent à penser à la superposition des images. Ou du moins leur succession. En effet, comment une image triste pourrait succéder à une image légère et réciproquement.

Au sein du solo, un des enjeux sera de faire entendre, revivre, ces éléments de vie, disons-le plutôt tristes. Afin de ne pas trop tomber dans le sombre, le glauque, les larmes, il faut donc que j'introduise des moments légers. A commencer par le début, je pense que les premières minutes sont déterminantes. Si je dois être simple et moi-même sur le plateau, autant partir du réel du moment, c'est à dire Samuel qui prépare son solo. Légèrement en retard quand à l'échéance de réalisation, les derniers préparatifs (nettoyage de la salle) doivent être en ordre le plus vite possible. Sans porter attention au public qui s'installe je m'installerai moi-même. Casque sur les oreilles, dans mon monde. J'opte pour un début rythmé et léger. Commencer par l'inverse, plongerait je pense trop les spectateurs dans une optique sombre pour le reste du spectacle. Puis ce moment léger sera interrompu par un moment plus triste. Créant une sorte de gêne, de malaise. Peut-on continuer à rire, ou la matière a-t-elle changé ? Le moment léger reprend par la poursuite de la musique, à laquelle viendra cette fois se superposer un dialogue plus lourd. Et ainsi de suite. Ces deux ressentis se succéderont et se juxtaposeront tout au long de la pièce. Dédramatisant le sombre et alourdissant le joyeux. J'en reviens à l'image de l'astronaute, qui en elle-même est plutôt drôle, mais qui entourée d'appels téléphoniques sombres et à laquelle se greffe un autre dialogue sombre, sera alors mise en perspective. Ce ne sera plus uniquement que l'événement spatial mais ce sera aussi, par le sombre directement relié à l'histoire du comédien sur le plateau, une clef de compréhension pour que le public appréhende l'image autrement. Que le public se demande pourquoi une telle image surgit d'un coup. Elle surgit, elle est mentale, elle se passe dans ma tête, elle me permet de m'imaginer hors de ce réel sombre.

Pour en finir

Je vais devoir terminer cet écrit, car une contrainte de temps m'est donné. Sans volonté d'écrire une conclusion qui ne serait que lacunaire, je préfère retraverser les prises de conscience que ce travail de Bachelor m'a permis.

Au commencement, j'ai voulu m'intéresser à la question de l'image, ce qui m'a amené à mieux comprendre ce que nous voyons. Je me suis aperçu que le réel que nous regardons n'était en fait qu'une apparence de réel, puisque chacun va le percevoir différemment. Il était donc intéressant de chercher à capter un élément de réel et à le mettre sur le plateau. Et comme le pendant du réel est la fiction, je me suis demandé ce qu'il adviendrait si les deux étaient mêlés. Mais chercher du réel n'aboutissait que sur du général, il me fallait du personnel. Ce que je veux dire. Il était alors nécessaire que je mène une introspection. Pour arriver à penser que ce qui me touche est relié à ma vie, donc il fallait des éléments de ma vie capable de parler à tout à chacun. J'effectuais une remise en question de mon point de vue sur l'auto-fiction. Mêler donc ma vie à du fictif. Il s'est avéré que je ne voulais pas parler de mes moments heureux mais plutôt sombres. Sans être dans une ambiance trop sombre. Je devais me demander comment installer un climat, une matière légère à laquelle viendrait se mêler des situations plus lourdes. Installer une matière, la réduire, l'enlever, combien de temps ... voilà un certain nombre de question faisant notamment référence aux recherches et travaux d'Oscar Gomez Mata. Des questionnements pratiques que ce dernier dans son cours de « présence » à la Manufacture à essayer de nous amener. Questions qui doivent être mise en pratique dans ce solo.

Maintenant je passe à la pratique.

En espérant que ce travail puisse être fidèle au fil de pensée que vous venez de lire.

La bibliographie présente :

Les pièces :

Les Naufragés du fol Espoir, Ariane Mnouchkine, Theatre du Soleil, 2015

Adieu / Adischatz, Jonathan Capdevielle, Theatre de XX, 20xx

Quartett, Stage Philippe Saire, Theatre Sevilin 36, 2018

Les musiques :

Nantes, Barbara, 1964

Dis quand reviendra tu, Barbara, 1987

Auprès de ma blonde, attribuée à André Joubert du Collet

Les livres :

La fin du monde est pour dimanche, François Morel, Solitaires Intempestifs, 2013

Le Rêve de ma mère, éditions du Seuil, 2017

Les personnalités :

Muriel Mayette-Holtz : Comédienne, Metteur en scène, Administratrice de la Comédie Française de 2006 à 2014, Directrice de l'Académie de France à Rome - Villa Médicis depuis 2015.

Joel Pommerat : Auteur et Metteur en scène de ses textes.

Viviane Pavillon : Artiste formée à la Haute Ecole des Arts de la Scène - La manufacture. Promotion B. Elle donne un stage à la promotion I en 1ère année.

Jonathan Capdevielle : Artiste formé à l'École supérieure nationale des arts de la marionnette, il crée cinq spectacles :

- Saga, une autobiographie fictionnée
- Adishatz / Adieu
- Jerk. Mis en scène par [Gisèle Vienne](#)
- Les Corvidés, créé avec Laetitia Dosch
- A nous deux maintenant

Ariane Mnouchkine : Metteur en scène de génie, fondatrice de la Troupe du Theatre du soleil en 1964.

Vinciane Despret : Philosophe des sciences, Professeur à l'Université de Liège

La conférence : Vinciane Despret, Juin 2017, Musée du Quai Branly, Quand les morts secouent nos habitudes

La bibliographie absente :

Les livres :

Des sources de la connaissance et de l'ignorance, Karl Popper, Payot-Rivages, 1963

La croyance dans l'image, Steven Bernas, L'Harmattan, 2006

Ariane Mnouchkine, Actes Sud Edition Mettre en Scène, 2009

Qu'est ce qu'une image, Jean Wirth, Droz, 2013

L'image peut-elle tuer ?, Marie José Mondzain, Bayard, 2015

Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Biblio essai, 1943

Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Biblio essai, 1942

Georges Didi-Hubermann, *Quand les images prennent position*, Les éditions de minuit, 2009

Laurent Lavaud, *L'image*, Flammarion, 1999

Ariane Mnouchkine, *L'art du présent*, Babel essai, 2005

Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Minuit, 1992

Maurice Merleau-Ponty, *La Phénoménologie de la perception*, Paris, NRF, Gallimard, 1945

Les pièces qui m'ont tant marquée :

Les Naufragés du Fol Espoir, Ariane Mnouchkine, 2010

Une chambre en Inde, Ariane Mnouchkine, 2016

Les Ephémères, Ariane Mnouchkine, 2006

Tambour sur la digue, Ariane Mnouchkine, 1999

Le Dernier Caravansérail, Ariane Mnouchkine, 2003

La Ronde de Nuit, Hélène Cinque, Théâtre Aftaab, 2013

Les frères Zénith, Les Deschiens - Cie Jerome Deschamps, 1990

C'est Magnifique, Les Deschiens - Cie Jerome Deschamps, 1994

Les pieds dans l'eau, Les Deschiens - Cie Jerome Deschamps, 1992

Lapin Chasseur, Les Deschiens - Cie Jerome Deschamps, 1989

La famille Semianyki, Teatr Licedei,

Boliloc, Cie Philippe Genty, 2007